OMALY SY ANIO, 1994, 33-36, 61-74

LES STRUCTURES INVISIBLES DU POUVOIR DANS LES VILLAGES SAKALAVA DE LA VALLEE DE LA MAHARIVO

Emmanuel FAUROUX (*)

En plein coeur du Menabe "profond", la vallée de la Maharivo s'étend à une centaine de kilomètres au sud de la plaine de Morondava, loin de toute route et de toute agglomération importantes. Elle fut peuplée, d'abord, par de petits groupes de riziculteurs tanandro, ceux - là même qui contribuèrent, plus tard, à la formation de ce qui allait devenir le groupe betsileo. La région fut ensuite touchée par la vague d'expansion sakalava en marche vers le nord à partir du Mangoky. La conquête sakalava fut laborieuse, marquée par le massacre des chefs tanandro, puis par l'installation durable des souverains maroserana sur la rive droite de la Morondava, successivement à Maneva, Ilaza et Mahabo.

(*) Equipe de Recherche Associée MRSTD/ORSTOM, Tuléar.

* **Note préliminaire.** *Les informations qui ont servi de base à cette communication ont été recueillies lors de plusieurs séjours sur le terrain accomplis en 1970, 71 et 72 dans le cadre de l'ORSTOM, puis en 1986, 87 et 88 dans le cadre de l'Equipe de Recherche Associée MRSTD/ORSTOM de Tuléar. La brièveté de la communication ne permet pas de citer toutes les sources qui, pour la plupart, sont orales. Des références plus précises existent dans l'ouvrage* 'Le bœuf et le riz dans la vie économique et sociale sakalava de la vallée de la Maharivo' *(Aombe n° 2, ERA MRSTD/ORSTOM, Antananarivo/Paris, 1989, 295 p). Il faut noter que les phénomènes décrits sont plus souvent des hypothèses — parfois très plausibles — que des faits établis. Ces hypothèses reposent notamment sur la transposition dans le passé de faits et de comportements observables actuellement et sur l'interprétation d'éléments épars (contes et traditions mentionnant la vieille complicité avec les voisins bara et les relations ambiguës avec les souverains de Mahabo).*

Andriamisara qui venait de renoncer au trône, choisit de s'installer un temps aux abords de la Maharivo , non loin de l'actuel village de Betoboro, et d'y laisser une partie de sa descendance sous l'autorité d'un "prince", probablement l'aîné de ses enfants restés sur place. La lignée princière issue d'Andriamisara vit encore, aujourd'hui, à Betoboro .

Plusieurs lignages sakalava s'installèrent à la même époque, en aval de Betoboro, sous le contrôle théorique des princes Misara et des clans nobles installés de la région qui représentaient l'autorité des souverains maroserana du Menabe. Très vite, en fait, les habitants sakalava de la région surent acquérir et conserver une autonomie à peu près totale.

La vallée de la Maharivo, au XVIIIe siècle, donne une idée intéressante de la façon dont pouvait fonctionner alors, dans ses marges lointaines, une unité politique, cohérente et centralisée, mais dépourvue d'appareil administratif. Au cours de son histoire, elle est toujours restée loin des centres politiques successifs. Loin de Maneva, Ilaza et Mahabo, loin de la Tsiribihina, où se retira le royaume indépendant du Menabe après la pénétration merina, loin de Morondava, la capitale régionale de l'époque coloniale. Grâce à cet isolement aggravé par un environnement boisé et accidenté, la vallée a toujours été prédisposée aux activités clandestines et, notamment, aux vols de bœufs. Cette particularité lui a valu, dans la longue durée, de connaître des hauts et des bas. La prospérité quand les conditions politiques dominantes rendaient aisées les activités de prédation. L'incertitude et la clandestinité quand des pouvoirs centraux forts rétablissaient leur contrôle sur la région.

Cette histoire compliquée, conflictive et tumultueuse a laissé des traces originales dans le fonctionnement de la société villageoise actuelle où se juxtaposent (se superposent ?) deux sphères bien distinctes.

Une sphère villageoise "visible", faite de gros villages durablement enracinés dans des emplacements privilégiés, dans des clairières en léger surplomb au-dessus des berges du fleuve. On y pratique des activités agro-pastorales parmi lesquelles, depuis une quinzaine d'années, la riziculture a pris la première place. La société est organisée sur le modèle lignager ; elle est contrôlée par des notables connus de tous et clairement identifiés.

Une autre sphère villageoise, aussi réelle que la première, demeure invisible. Ses activités sont, pour l'essentiel, clandestines. On ne voit au grand jour ni ses troupeaux (dispersés dans des pâturages forestiers lointains), ni ses villages (des campements de bœufs loin des chemins battus), ni ses notables (les *mpañarivo* — les "richards" —), ni les réseaux de clientèle que contrôlent ces notables.

En fait, tout donne à penser que cette situation décrite pour la Maharivo n'est nullement un cas particulier. Elle semble caractériser, au moins dans le Menabe, toutes les régions isolées, que ne traverse aucune grande route, à distance de toute agglomération importante.

I
Les dysfonctionnements du système monarchique maroserana du Menabe dans ses marges lointaines : la vallée de la Maharivo au temps du royaume de Mahabo

Les modalités "normales" de fonctionnement du système monarchique sakalava du Menabe ont été souvent et bien décrites. Elles reposaient sur une logique simple et efficace. Une bonne organisation guerrière orientée vers le pillage des groupes non soumis. Des règles de partage du butin favorisant les lignages nobles et royaux, ce qui leur permettait de posséder d'immenses troupeaux. Des institutions cérémonielles imposées comme émanant de l'ordre naturel des choses, et créant la nécessité sociale de la destruction cérémonielle ostentatoire fréquente de nombreux bœufs. Ces bœufs étant surtout la propriété des nobles et du souverain, les sujets sakalava ne pouvaient guère éviter d'être aussi les "clients" de leur souverain et des clans riches.

Pour fonctionner correctement, le système ne devait pas avoir trop de "fuites". Le contrôle des circuits de traite permettait aux souverains de conserver le monopole de l'approvisionnement en armes et munitions : c'était la condition du succès des futurs raids. A l'intérieur du "royaume", les clans nobles et royaux devaient pouvoir contrôler les "opérations" lancées par leurs sujets afin que soient appliquées les règles de partage du butin favorisant les "grands".

Faute d'un véritable appareil d'Etat, la monarchie sakalava n'eut jamais les moyens de faire respecter les règles dans la lointaine vallée de la Maharivo. Il devait en résulter de graves et durables éléments de dysfonctionnement.

LES FORMES DE DYSFONCTIONNEMENT DU SYSTEME DANS LA MAHARIVO

Il semble avoir existé dans la région trois "anomalies" majeures au moins :

— Les raids, lancés depuis la Maharivo, eurent souvent pour objectif, au nord, les troupeaux sakalava, royaux ou nobles, alors que les troupeaux bara, à l'est, auraient dû constituer le seul objectif "normal". Corrélativement, les butins semblent avoir été écoulés discrètement vers le pays bara, plutôt que — sous

contrôle officiel — vers les navires des traitants européens. Ils contribuèrent donc peu à la puissance de la monarchie maroserana.

— Le système d'accumulation mis en place dans la vallée largement illégal par rapport à l'ordre monarchique, a permis à des non-nobles d'accéder aux richesses et au pouvoir. Mais, ces nouveaux riches ont dû, pour ne pas s'exposer à des représailles, se maintenir dans une certaine clandestinité.

— Le vrai pouvoir a cessé, dès cette époque, d'être lié à une place dans la généalogie des clans nobles. Il s'est appuyé sur des réseaux de clientèle construits grâce à une gestion généreuse des richesses en bœufs.

a) Le pillage des troupeaux royaux par des sujets sakalava venus de la Maharivo

Il était a priori très hasardeux, pour un sujet sakalava, de s'attaquer à des troupeaux appartenant à son souverain ou explicitement protégés par lui. La gravité des représailles encourues imposait absolument de n'être pas découvert. On ne pouvait donc ni conserver indûment dans son troupeau des bêtes portant des marques d'oreille de clans prestigieux, ni songer à les vendre en passant par les circuits "normaux" de commercialisation.

La situation géographique de la Maharivo permettait, en partie, de contourner cette contrainte. L'expansion bara vers l'amont de la vallée de la Maharivo (région de Mandabe) semble beaucoup plus ancienne qu'on ne le mentionne généralement. Il s'agissait surtout de campements provisoires appartenant à des groupes dont la résidence principale se trouvait plus au sud, vers Beroroha ou Ankazoabo. Il était sans doute assez aisé de maquiller les raids sakalava issus de la partie aval de la Maharivo en raids bara venus de l'amont. Les traces des bœufs volés se perdaient ostensiblement en territoire bara, où il devenait hasardeux de continuer la poursuite. Des accords clandestins entre Sakalava et Bara ont très probablement existé. Les bœufs volés par les Sakalava de la Maharivo étaient acheminés quelques dizaines de kilomètres en amont, puis — peut-être — échangés contre des bœufs volés ailleurs par les Bara, qui ne portaient donc pas de marques d'oreille compromettantes.

Par ailleurs, les Sakalava de la Maharivo fournissaient vraisemblablement aux Bara des informations sur des "coups" possibles dans le Menabe. Ils leur offraient aussi des relais sûrs, lors de leurs longues courses de retour vers l'Ibara.

b) La clandestinité comme condition nécessaire pour que les nouveaux riches pérennisent leurs acquis

En échappant au contrôle monarchique, il devenait possible à des individus audacieux et habiles de subvertir l'ordre social en vigueur : un accès était ainsi

ouvert à la richesse pour des gens qui n'étaient pas des privilégiés de naissance. Cette promotion devait rester clandestine sous peine d'en exposer les bénéficiaires aux pires représailles.

Comment pouvait-on être riche, puissant et... invisible dans le Menabe au cours du premier quart du XIXe siècle ? Très probablement, à quelques nuances près, comme aujourd'hui.

Les bœufs étaient sans doute, comme aujourd'hui, répartis en de multiples troupeaux, de tailles relativement modestes, dispersés dans des pâturages forestiers d'accès difficile, éloignés les uns des autres.

Le *mpañarivo*, le nouveau riche du XVIIIe siècle, comme celui des années 1980, n'avait sans doute pas de résidence fixe. Il partageait son temps entre des campements forestiers proches de ses troupeaux, et de vrais villages où l'attendaient des épouses légitimes qui, souvent, s'ignoraient mutuellement. Ses voisins pouvaient supposer qu'au cours de ses longues absences, il prenait seulement soin de son troupeau. Dans sa zone d'influence, le *mpañarivo* étaient comme un poisson dans l'eau. Il disposait de cachettes sûres et multiples ; il était présent partout à la fois, était au courant de tout, comptait, parmi ses alliés, les meilleurs *moasy* (devins-guérisseurs) de la région, provoquait en sous-main les évènements qu'il souhaitait, protégeait ses clients-dépendants, s'ingéniait à détruire ses rivaux et ceux qui le trahissaient... Beaucoup connaissaient une partie de ses activités, très peu les connaissaient toutes. On le redoutait pour l'aura de mystère que lui conféraient ses absences, et pour les quelques brides de sa vie secrète qu'il laissait parfois entrevoir. Son réseau d'alliances était dense et bien réparti sur l'ensemble de la région, grâce à son lignage, à ses *mpiziva* (parents à plaisanterie), à ses *fatidra* (frères de sang), à ses belles-familles, et, surtout, grâce à ses réseaux de clientèle.

c) Les réseaux clandestins de clientèle

Pour rester riche et puissant, dans la société visible, il n'existait guère d'autre solution que de pratiquer l'ostentation cérémonielle. Celle-ci constituait — et constitue toujours — une compétition pour le prestige opposant les lignages entre eux. Le vainqueur bénéficiait de diverses retombées qui le plaçaient à la tête d'un lignage riche et puissant : il trouvait aisément des conjoints pour ses descendants, des alliés pour ses entreprises guerrières, une main-d'œuvre abondante pour ses champs, des informateurs multiples pour lui annoncer la présence de voleurs potentiels ou pour lui signaler de bons "coups".

Le *mpañarivo* "clandestin", lui, n'utilisait guère ce moyen. La place qu'il occupait dans son lignage, assez strictement déterminée par sa place généalogique, n'était pas toujours en rapport avec son ambition et avec son importance réelle. Il faisait donc, sans doute, bénéficier son lignage d'une partie

de ses largesses, mais celles-ci empruntaient plus sûrement d'autres voies : des dons multiples attribués généreusement à des obligés répartis dans un large espace géographique, bien au-delà des limites des réseaux traditionnels de l'alliance lignagère.

Le nouveau riche se trouvait ainsi en porte-à-faux aussi bien par rapport au système politique dominant défini par la dynastie maroserana, que par rapport au système lignager.

II

La marginalisation de la région par rapport à toute structure centralisée : la société invisible redevient apparente (de 1834 à 1900, environ)

En 1834, le royaume de Mahabo est passé sous contrôle merina et les souverains sakalava indépendants se sont éloignés d'une grande centaine de kilomètres vers le nord, sur la rive droite de la Tsiribihina. Les Sakalava de la Maharivo se sont ainsi retrouvés entièrement livrés à eux-même, comme ils le souhaitaient, très probablement, pour la plupart. Ils n'étaient plus à la périphérie lointaine d'un Etat peu structuré, mais hors de l'aire d'influence de toute autorité centralisée.

La fin de l'obligation de clandestinité

La situation politique a alors radicalement changé. Les raids vers Mahabo et la plaine de la Morondava ont cessé de constituer des crimes inavouables pour devenir des actes "patriotiques" contre un occupant honni et contre les Sakalava collaborant avec l'envahisseur.

La Maharivo plaçait ses habitants en situation de force par rapport à une armée d'occupation aux très faibles effectifs, mal intégrée et coupée de ses bases arrière. La forêt y était peu pénétrable, chargée de représentations magiques redoutables : on s'y égarait au milieu des pires dangers. Les villages disposaient de sites multiples, invisibles derrière plusieurs cercles d'épineux. Au centre de ces cercles, des palissades disposées en labyrinthes qui désorganisaient l'assaillant et l'offraient au coup des défenseurs... L'armée merina n'a jamais tenté sérieusement de poursuivre dans leurs repaires les pillards sakalava venus du sud.

Ce fut alors, pour la Maharivo, la belle époque de ce qu'on pourrait appeler le **mode de production pastoral-prédateur,** qui se caractérise par un processus d'accumulation reposant principalement sur le pillage et la guerre. Plus que jamais, la "razzia" a fait alors partie intégrante des activités productives "normales" et constituait, en fait, le seul véritable moyen d'accumuler des bœufs

en quantités significatives. A l'abri des contrôles opérés par les souverains légitimes de la Tsiribihina, les *mpañarivo* de la Maharivo n'avaient plus à se masquer derrière des receleurs bara : la clandestinité était devenue inutile.

On a sans doute assisté, alors, à une certaine normalisation de la situation des grands *mpañarivo* du secteur. Leurs activités de prédation ont pris de l'ampleur, mais la société invisible a alors entrepris de se fondre dans la société visible.

Les mpañarivo dans les structures lignagères normales

N'ayant plus à redouter les représailles de leurs souverains, les grands *mpañarivo* purent reprendre pignon sur rue. Des villages importants furent édifiés dans des clairières, autour de leurs campements forestiers. Ils favorisèrent parfois des scissions au sein de leur lignage, pour se retrouver les maîtres de leur groupe de parenté ; ils recommencèrent à défendre le prestige de leur unité cérémonielle en pratiquant l'ostentation au niveau élevé correspondant à leur vrai niveau de richesse.

A cette époque, l'ostentation cérémonielle a connu des sommets. Les troupeaux de la Maharivo étaient nombreux, bénéficiant des bonnes conditions que rencontraient alors les activités de prédation. Les grands circuits de commercialisation liés à l'extérieur n'étaient plus guère accessibles depuis la Maharivo : la surconsommation cérémonielle constituait donc une alternative relativement raisonnable pour les plus riches.

Le corollaire de la réapparition des nouveaux riches dans la structure lignagère locale semble avoir été l'effacement, progressif mais décisif, des lignages nobles. Plutôt moins riches en bœufs que les nouveaux *mpañarivo*, séparés du centre nerveux de la monarchie, ils ont perdu tous leurs privilèges. Dans la Maharivo, on a cessé plus précocement qu'ailleurs de recourir à des nobles pour égorger les bœufs. De même, on a depuis très longtemps pris l'habitude de chercher des conjoints dans des lignages riches en bœufs plutôt que dans des lignages nobles. Enfin, la principauté de Betoboro est entrée inexorablement en décadence, au point que, vers 1960/70, au creux de la vague, son autorité n'était guère reconnue au-delà du village de Betoboro.

Les débuts de l'époque coloniale

Paradoxalement, le premier contact colonial a encore aggravé la tendance en cours. Après l'effondrement du royaume de Mahabo, l'ensemble de la région a connu des troubles sévères, de sorte que la Maharivo a été, plus encore qu'auparavant, rejetée dans l'illégalité. Pendant quelques années de flou politique et de quasi-anarchie, les *mpañarivo* de la Maharivo purent sévir avec

une intensité redoublée et... imprudente. En effet, la vallée finit par acquérir une épouvantable réputation qui incita l'Armée de conquête à en faire l'un des objectifs privilégiés de sa politique de pacification.

Depuis une ou deux générations, les chefs/*mpañarivo* de la Maharivo ne pratiquaient plus la discrétion comme une vertu. Tout le monde connaissait leur existence, le lieu de leur résidence principale, le nom de leurs principaux alliés... Ces renseignements figurent encore aux Archives de l'Etat Major de l'Armée de Terre de Vincennes et aux Archives d'Outre-Mer à Aix-en-Provence. Ils furent recueillis sans difficultés dès les premières enquêtes commandées par l'Armée française. La répression fut ainsi rapide efficace et ciblée, au cours d'une campagne menée d'avril à juin 1900 qui aboutit à l'incendie de plusieurs gros villages (Manometinay, Beleo, Befasy, Betoboro...), à la capture de plusieurs milliers de bœufs d'"origine douteuse" et à la saisie de onze fusils et de trente sagaies. Quelques "chefs" furent arrêtés ou abattus. Beaucoup d'autres se volatilisèrent dans la nature pour recommencer à vivre comme leurs prédécesseurs quelques décennies auparavant. La clandestinité redevenait une condition nécessaire pour ceux qui convoitaient la richesse et le pouvoir, hors de toute tutelle.

III

Ordre colonial et nouveau développement des formes invisibles du pouvoir local dans la vallée de la Maharivo

L'ordre colonial a sérieusement mis en difficulté le système de production pastoral-prédateur. Il a même réussi à lui faire atteindre son niveau historiquement le plus bas, mais il n'est jamais parvenu à l'anéantir complètement malgré des efforts incessants. Toutes les périodes d'incertitude, de flottement se sont immédiatement traduites par de nouvelles flambées d'insécurité balayant tout le Menabe.

Face à une répression organisée, les *mpañarivo* ont retrouvé le mode de fonctionnement qui avait été le leur quelques décennies auparavant : ils ont reconstitué des structures d'activité invisibles. En même temps, et pour d'autres raisons, les structures visibles se transformaient en prenant une nouvelle importance et plus de consistance.

En effet, à partir de 1920, plusieurs terroirs agricoles se sont développés dans tout le Menabe et, notamment, dans la vallée de la Maharivo, en liaison avec les grands booms agricoles qui ont touché la région après la seconde guerre mondiale : les pois du Cap, d'abord, puis le maïs, puis le riz, puis de nouveau le pois du Cap, et, de nouveau, le riz...

Les structures visibles : le système de production agro-pastoral

Des terroirs durables et aménagés ont fait leur apparition là où autrefois les Sakalava autochtones ne pratiquaient que d'éphémères cultures sur brûlis forestiers. Dans la vallée de la Maharivo, ce sont des immigrants, Betsileo ou Antaisaka, qui ont procédé aux premières tentatives d'agriculture commerciale. Les Sakalava ont d'abord été plutôt favorables à ces arrivées d'immigrants. Grâce à celles-ci, ils ont parfois perçu une petite rente foncière et ils se sont initiés à des techniques qu'ils maîtrisaient encore mal, comme la riziculture irriguée. Par ailleurs, ils ont probablement apprécié la possibilité qui leur était donnée, en renforçant la structure villageoise apparente, de mieux détourner l'attention loin des activités invisibles.

De gros villages fixes, dont l'importance n'a cessé de croître, se sont constitués à proximité des meilleurs terroirs agricoles dans des clairières légèrement surélevées par rapport au niveau des crues. Ces villages sont devenus, pour la plupart, pluri-ethniques.

Dans ce système, les immigrés betsileo ont souvent eu la prééminence : leurs rizières étaient les plus belles, ils ont, plus souvent que ne le justifiait leur importance démographique, été désignés comme chefs de village ou de quartier, car l'Administration coloniale s'entendait généralement mieux avec eux qu'avec les autochtones.

La société sakalava visible s'est organisée autour des structures lignagères, sous l'autorité de ses *Mpitoka hazomanga* (détenteurs du pouvoir lignager). L'ostentation cérémonielle a continué à se manifester, comme par le passé, mais la richesse en bœufs de ces agriculteurs de fraîche date n'a pas véritablement progressé, bien au contraire. Notamment parce que les tâches agricoles ne leur permettaient plus de consacrer autant de temps aux soins du troupeau et aux raids clandestins. Peu à peu, les unités villageoises de résidence se sont structurées de manière inédite. Les mariages avec des "étrangers" ont renforcé la cohésion inter-lignagère, mais des clivages profonds sont venus déchirer cette cohésion : compétitions au sein d'un même lignage pour succéder aux responsabilités de *Mpitoka hazomanga,* conflits fonciers opposant autochtones et immigrants, bœufs divaguant sur les terrains de culture...

Les structures invisibles : les formes adaptées du système de production pastoral-prédateur

Certains, parmi les Sakalava autochtones, ont sans difficultés retrouvé leurs compétences séculaires. Depuis toujours, les exploits des grands bandits sont transmis aux jeunes générations nimbées d'une aura d'aventure et de mystère qui

fascine les plus courageux, les plus entreprenants, les plus astucieux. Voler des bœufs c'est vivre dangereusement et passionnément, c'est emprunter la seule voie qui conduise à la richesse sans détours.

De nombreux arguments pouvaient inciter les plus audacieux et les plus dynamiques à se livrer à des activités de prédation.

Comme autrefois, on pouvait, grâce à elles, contester l'ordre colonial et, plus généralement, l'ordre du *Fanjakana*, dont les Sakalava de la région ne se sont à aucun moment sentis partie prenante. Toutes les périodes de relatif affaiblissement de l'autorité centrale, sans exception, ont vu se multiplier les exactions.

Elles permettaient aussi de porter discrètement atteinte aux acquis économiques des immigrants, notamment de ceux qui n'avaient pas toujours su se comporter en alliés respectueux des usages locaux. Et, aussi, de "punir" les fautes contre la convivialité : les orgueilleux, les arrogants, les avares, les mauvais voisins... étaient — et sont toujours — plus volés que les autres.

Mais, surtout, les activités de prédation constituaient la seule façon d'accumuler des bœufs en quantités significatives, aucune autre activité économique avouable ne permettant une telle accumulation dans les conjonctures successives qui ont marqué le XXe siècle.

Comme par le passé, ces activités ne laissent pas de traces visibles dans le paysage. Les bœufs volés sont dissimulés temporairement dans de lointains pâturages forestiers, puis écoulés grâce à des intermédiaires de divers niveaux. Le voyageur, au hasard de ses déplacements, n'a pratiquement aucune chance de croiser ces bœufs avant leur blanchiment et leur intégration dans des troupeaux dotés de certificats de provenance.

Les acteurs sont eux-même très discrets. Les hommes de "terrain", les *malaso*, sont jeunes ou très jeunes, prêts à tous les risques, mais, entre deux missions, ils se livrent à leurs tâches quotidiennes de façon parfaitement anodine. Les autres complices sont indiscernables : informateurs divers, autorités locales qui sont bien souvent contraintes de coopérer au blanchiment des bœufs volés contre d'infimes rémunérations sous la menace de graves représailles.

Les *mpañarivo* eux-même n'apparaissent pas clairement pour ce qu'ils sont. Comme autrefois, ils partagent leur temps entre de multiples résidences, de sorte que, dans chacune d'entre elles, ils sont considérés comme vivant principalement ailleurs. Leur train de vie, sauf exception, est médiocre, à peine supérieur à la moyenne. L'ostentation cérémonielle de leur lignage n'est pas exceptionnelle. Ils bénéficient des compétences magiques de *moasy* célèbres (la célébrité d'un *moasy*

provient souvent de l'enrichissement spectaculaire de l'un de ses protégés). Ce sont les charmes préparés par le *moasy* qui expliquent, dans l'opinion villageoise, que les bœufs des riches sont moins volés que les autres. Le *mpañarivo* qui réussit est perçu comme protégé d'une aura magique : on le devine soutenu par les forces mystérieuses qui régissent la forêt et les activités souterraines. Son charisme se nourrit de cette aura. Mais la tendance peut rapidement s'inverser si un *mpañarivo*, qui paraissait invincible, est soudain la victime de vols massifs. On considère qu'il a perdu sa protection magique et, du jour au lendemain, ses troupeaux peuvent se trouver attaqués de toutes parts.

La clé du pouvoir dans la Maharivo comme sans doute, dans tout le Sud-Ouest de Madagascar, réside dans les réseaux de clientèle, édifiés sur la base d'une gestion généreuse de son patrimoine bovin.

Le réseau des "clients" du *mpañarivo* est hétérogène, dispersé en divers lieux qui ne sont pas tous situés exclusivement aux abords de la vallée. L'influence d'un grand *mpañarivo* peut s'étendre sur plusieurs centaines de kilomètres carrés, mais un secteur géographique déterminé correspond rarement à un seul réseau. Les réseaux s'interpénètrent au point qu'un même individu peut être le client de plusieurs "patrons". Mais, le plus souvent, chacun de ceux-ci élabore des stratégies complexes pour s'imposer seul dans sa zone.

Le réseau n'existe d'ailleurs que par rapport à son chef. On ne voit aucune articulation horizontale entre ses membres car le "riche" tend à établir des relations personnalisées avec ses clients, donnant à chacun l'impression d'avoir reçu des faveurs spéciales. Les "clients" sont prêts à rendre toutes sortes de services à leur "patron". Il peut s'agir de prendre les armes pour un raid ou pour mettre un terme à l'incursion de voleurs venus d'ailleurs, de donner des informations pour un "coup", de signaler le passage de bandes suspectes... Mais, le plus souvent, il s'agit simplement de rendre de petits services. Par exemple, de répondre favorablement lorsque le patron demande des bras pour cultiver sa rizière ou pour aménager son canal d'irrigation.

Par l'intermédiaire de ces réseaux, le pouvoir du *mpañarivo* s'enracine de façon discrète et diversifiée sur un espace important. Son influence, le plus souvent, l'emporte sur celle des notables "visibles" qui "tirent" moins de "ficelles". Il peut, sur simple demande, mobiliser plus de personnes que quiconque dans sa zone. Il dispose des arguments nécessaires pour que ses désirs deviennent des ordres pour le plus grand nombre. En fait, rien ne se fera sans son accord, même si, n'apparaissant pas sur les organigrammes officiels, il n'est pas explicitement consulté par les autorités. Surtout, les interventions extérieures, opérations de développement ou micro-projets divers, vont être réinterprétés, réutilisés,

partiellement ou totalement sabotés, en fonction de la signification qu'ils ont dans le cadre des stratégies hégémoniques qui opposent les *mpañarivo* à leurs clients ou les *mpañarivo* entre eux dans la région concernée.

Les *mpañarivo* apparaissent ainsi comme les personnages clés de la situation actuelle, même s'ils sont le plus souvent ignorés par le *Fanjakana* et les intervenants extérieurs. Dans le contexte de désastre généralisé qu'a traversé la région depuis une dizaine d'années, ils sont les seuls à maintenir autour d'eux une réelle impression de prospérité. Mais, pour maintenir cette situation, ils doivent déployer des stratégies complexes, parfois hasardeuses.

Des stratégies défensives : le *mpañarivo* qui réussit est celui qui est moins volé que les autres. Mais cela suppose une diplomatie subtile, l'établissement d'alliances discrètes avec les principaux chefs des bandes opérant dans la région, mais aussi la corruption de certaines autorités locales, l'entretien de réseaux denses d'informateurs sûrs, l'accumulation d'éléments de protection magique...

Stratégies offensives en ce sens que le *mpañarivo* doit être articulé d'une manière ou de l'autre à l'activité des grandes bandes. S'il ne commandite pas lui-même des vols, il doit au moins assurer des fonctions de receleurs, ou être branché, à un niveau ou à l'autre, sur l'un des circuits de commercialisation clandestine.

Mais, les *mpañarivo* doivent jouer sur les deux tableaux. A côté de stratégies strictement clandestines, ils en poursuivent d'autres qui, elles, doivent s'exprimer au grand jour.

Les stratégies visibles des agents invisibles du pouvoir local

— Dans la conjoncture actuelle, la richesse en bœufs n'apparaît pas comme indéfiniment renouvelable. Sa pérennité a souvent été gravement remise en question, notamment lorsque, à la fin des années soixante-dix et au début des années quatre-vingt, l'ampleur des vols a atteint des niveaux exagérés. Par ailleurs, l'élevage extensif, dans sa forme traditionnelle, connaît des difficultés chroniques dont les Sakalava les plus conscients ont une vision réaliste. L'idée s'est donc imposée, parmi certains *mpañarivo* éclairés, qu'il convenait sans doute, aujourd'hui, d'envisager certaines formes de reconversion des activités pastorales.

La riziculture irriguée, dans la conjoncture actuelle, semble l'activité de remplacement la plus prometteuse. Pour créer de nouvelles rizières, dans la Maharivo, le facteur limitant n'est pas la terre, mais la main-d'œuvre. Les *mpañarivo* disposent sur ce point d'une appréciable rente de situation grâce à leurs réseaux de clientèle. Depuis une quinzaine d'années, ils tendent à devenir

très généralement, les plus gros propriétaires de rizières de la zone et leurs canaux d'irrigation sont souvent les seuls qui demeurent en bon état de marche malgré la succession des crues et des cyclones.

— Par ailleurs, depuis une vingtaine d'années, on a assisté, dans la Maharivo, à un très réel retour à une relative autonomie par rapport au pouvoir central. L'appareil d'Etat, totalement déliquescent, a cessé depuis longtemps de se manifester de façon consistante. Comme au siècle dernier, la vallée est redevenue un archipel isolé dont chaque gros village constitue une île autonome. Les contrôles exercés par l'extérieur sont de plus en plus inconsistants. Comme cela fut toujours le cas autrefois dans des circonstances analogues, le repli de la zone sur elle-même a diminué la contrainte de clandestinité. Les *mpañarivo* tendent donc à se réinsérer dans les structures lignagères ostensibles et recommencent à jouer le jeu cérémoniel.

Souvent en pleine maturité physique, intelligents et ambitieux, ils supportent généralement mal de dépendre d'un vieux *Mpitoka hazomanga*, misérable et résigné, incapable d'envisager des stratégies dépassant le très court terme. Ils tendent donc, aujourd'hui, à reconstituer sous leur autorité de nouvelles unités lignagères autonomes et apparaissent donc souvent comme des notables visibles parmi d'autres. Le jeu cérémoniel a changé, car la pénurie en bœufs ne permet plus que la compétition se déroule au même niveau de surconsommation cérémonielle qu'autrefois. Aujourd'hui, même les plus riches sont avares : ils cherchent à gagner la lutte pour le prestige, non plus en écrasant tous leurs rivaux dans d'énormes holocaustes, mais en sacrifiant le nombre de bœufs juste suffisant pour devancer les autres.

*

L'observation sur longue période de ces structures villageoises sakalava, mouvantes et labiles, tantôt apparentes, tantôt invisibles, souligne le grand pouvoir d'adaptation qui a toujours caractérisé les sociétés pastorales traditionnelles de l'Ouest du Sud-Ouest malgache, capables de jouer simultanément et successivement sur plusieurs registres.

*

FAMINTINANA

Ny fahalaviran'ny lohasahan'i Maharivo no nahafahany niavaka tamin'ny fifamahofahoan'ny foibe politikan'i Menabe. Tamin'ny andro namirapiratan'ny fanjakan'ny Maroserana dia tsy nihambahamba ny mponin'io faritra io nandrava ny ombin'ny mpanjakan'i Sakalava, nefa kosa dia voatery notazonina ho tsiambaratelo tanteraka ny tombontsoa azo tamin'izany. Nony nifanohana tamin'ny Merina kosa anefa ny fanjakan'i Mahabo, dia zary asa fitiavan-tanindrazana ny halatra omby ka tsy natao an-tsokosoko intsony. Tena hita niverina teo anivon'ny rafi-pitondrana mitety arana teny an-tanàna indray ny mpanarivo. Kanjo, ny famaizana ny halatra omby nataon'ny fahefana mpanjanatany dia nampiverina indray ny asa an-tsokosoko teo anivon'ny tanàna. Raha ny marina dia nifanandrify tamin'ny rafi-pitondrana hita maso ny rafitry ny fiainan'ny mpamboly sady mpiompy tamin'ny lohasaha sy ny manodidina azy akaiky. Ireo rafitra tsy hita maso ireo ihany koa no fototry ny fomba fangalarana omby ankehitriny izay manome vahana ny mpanarivo, satria ny fahefan'ireto mpanarivo ireto dia miantehitra indrindra amin'ny ladim-pifandraisan matanjaka, misandrahaka sady sarotra arahin-dia misy eo amin'ireo mpankato azy.

SUMMARY

The remoteness of the Maharivo valley enabled it to stay aloof from the succession of political centers in the Menabe. At the height of the Maroserana monarchy the region's inhabitants did not hesitate to attack the Sakalava sovereigns' cattle, but the benefits of such activities were to remain strictly clandestine. Since the Mahabo monarchy had allied itself with the Merina, cattle plundering became a patriotic activity which no longer required clandestineness. The wealthy mpanarivo could again appear in the lineage structures of the village power. The repression of cattle thefts by the colonial authority imposed again going under ground for a significant part of the village activities. The visible structures of the power correspond to the agro-pastoralist system of the valley and its immediate surroundings. The invisible structures remained important and were the main sources of the current hoarding process which favor the mpanarivo whose power relies upon networks of powerful, branched out and discreet clients.